Histoire et Lumiere

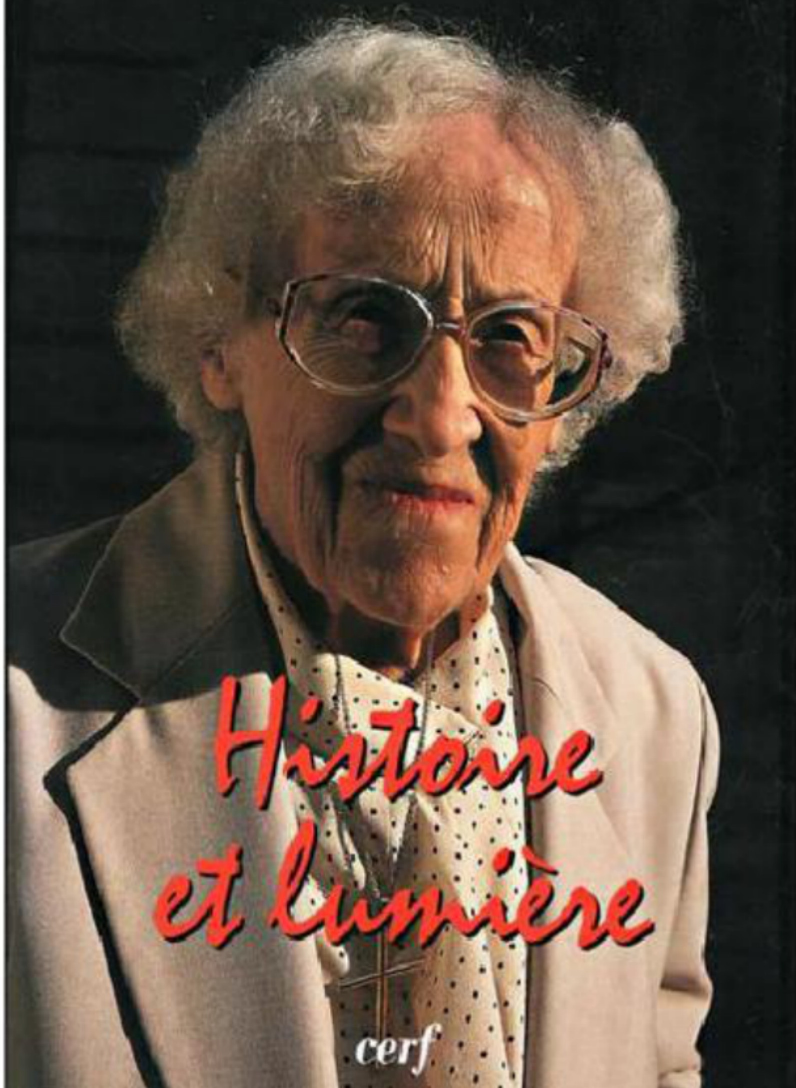
Régine Pernoud

VISIT...

LANZAROTE Caliente.com

RÉGINE

PERNOUD



RÉGINE PERNOUD

Histoire et lumière

Propos recueillis par
LAETITIA DE TRAVERSAY

Paroles pour vivre
LES ÉDITIONS DU CERF PARIS
1998

© *Les Éditions du Cerf,* 1998. (29, boulevard La Tour-Maubourg 75 340 Paris Cedex 07)

ISBN 2-204-05932-3 ISSN 1264-0913

Préface

Née en 1909, Régine Pernoud offre dans ce livre ses raisons concrètes d'espérer à l'aube du troisième millénaire. La dame est âgée, mais son esprit vif comme le feu.

L'historienne qui a fait sortir le Moyen Âge de l'ombre parle ici des rencontres qui l'ont façonnée : connivence avec Jeanne d'Arc, amitié avec Matisse, partage avec les pères Perrin et Rcewusky…

Comme pour dire aux plus jeunes que les siècles passent et se ressemblent parfois étrangement. Comme pour dire surtout qu'avoir des maîtres de lumière embellit l'existence. Le rayonnement de certains dépasse les frontières du temps.

BLANDINE DE DINECHIN.

Avant-propos

L'écriture est un voyage dont on ne connaît pas la destination.

Lorsque nous avons entrepris cet ouvrage, nous ne savions pas où il allait nous mener. L'idée de départ était de demander à Régine Pernoud quelles étaient ses raisons concrètes d'espérer, à l'aube du troisième millénaire.

À une époque où l'on a tendance à broyer du noir et à désespérer, il semble urgent de s'appuyer sur des témoins lumineux qui nous révèlent leur source. Guetteurs, veilleurs… ces personnes souvent discrètes sont les prophètes d'aujourd'hui. Il me semble que l'un des rôles du journaliste chrétien est de les dénicher et de leur donner la parole, pour qu'ils nous aident à comprendre à quelle étape de l'histoire de l'humanité nous en sommes et les prochains défis que nous aurons à relever.

J'ai rencontré Régine Pernoud pour la première fois en compagnie du père Joseph-Marie Perrin. Aveugle, cet homme rayonne de l'amour de Dieu. Je l'avais interviewé pour un mémoire de maîtrise d'histoire sur la « résistance spirituelle de catholiques marseillais pendant la Seconde Guerre mondiale ». Il s'agissait de recueillir, une quarantaine d'années après, le témoignage de chrétiens qui avaient dénoncé très tôt le danger de l'idéologie nazie. Ils étaient persuadés que la plus grave défaite n'était pas celle des armes, mais la complicité avec cette culture de mort. La France et les Français risquaient de « perdre leur âme », pour reprendre le titre de l'un des premiers Cahiers du Témoignage chrétien, *support écrit de cette résistance spirituelle. Le père Perrin y a été très actif et il a participé avec d'autres à la cache des personnes menacées par le nazisme et à la mise en place de filières d'évasions.*

À quatre-vingt-huit ans, l'historienne qui a fait sortir le Moyen Âge de l'ombre a le rayonnement de ceux qui paraissent avoir réussi leur vie. Pourtant, les épreuves n'ont pas manqué. Réticente à l'idée d'écrire un livre plus personnel, Régine Pernoud a accepté le projet quand je lui ai suggéré que son expérience pourrait en aider d'autres.

Au Moyen Âge, les étudiants n'hésitaient pas à aller de ville en ville pour écouter l'enseignement de tel ou tel maître. Les jeunes avaient conscience de la nécessité d'apprendre la vie de nos aînés. Aujourd'hui, les jeunes sont devenus plus passifs face au savoir. Et l'éclatement des familles ne permet plus la passionnante confrontation des générations. Pourtant la parole des anciens nous est d'autant plus nécessaire, que les bases spirituelles, culturelles ou même familiales sont de moins en moins

transmises. Une amie m'écrivait récemment : « Nous avons besoin de maîtres. Le témoignage des générations qui nous ont précédés, leurs rencontres, leur histoire sont aussi notre héritage. Leur vie, leur sagesse, leurs souffrances sont pour nous autant d'enseignements pour bâtir notre avenir. Leur courage et leur foi, leur amour et le don qu'ils ont fait de leur vie sont nécessaires à notre génération qui ne croit plus, ni en l'avenir, ni en l'amour, ni le plus souvent en la vie elle-même. À l'heure où le témoignage personnel prend tant d'importance, où l'affectif est si influençable et influencé, nous attendons de nos aînés qu'ils parlent. Car comment pourrions-nous donner le meilleur de nous-même, sans l'exemple de ceux qui, avant nous, ont vécu ? Comment pourrions-nous nous émerveiller de la beauté des cathédrales, si nous ne savons rien des heures que les bâtisseurs ont passées à les élever ? Notre jeunesse a soif du patrimoine spirituel et humain dont elle est l'héritière.

Qui le lui transmettra ? Je t'écris tout cela comme un cri du cœur, car j'aime la France et la vie et l'amitié et Dieu. Et il me semble qu'aujourd'hui, ces valeurs sont en danger. »

Tout au long de son existence, Régine Pernoud a été façonnée par des rencontres. Qui pourrait, mieux que cette grande amoureuse du Moyen Âge, devenir l'amie intime de Jeanne d'Arc ? L'amitié n'est pas une affaire d'époque. L'historienne a aussi beaucoup appris du peintre Henri Matisse, du père Perrin ou encore de Jean Dahan, exégète.

En apparence, rien ne relie ces personnes au parcours très différent. Pourtant, ils ont tous la même passion pour la lumière. On pourrait dire que leur but est d'être le « meilleur lampadaire possible ». Pour le peintre, il s'agit de laisser passer la lumière du vitrail, pour l'historienne de faire la lumière sur l'époque du Moyen Âge soupçonnée d'obscurité, pour le prêtre aveugle, d'éclairer la vie à la lumière de l'amour de Dieu et pour l'exégète, myopathe, de révéler la lumière du livre de la Genèse. Si la discipline est différente, la démarche est la même. Et chaque fois, leur livre, leur œuvre ou leur vie s'effacent devant la lumière qu'ils cherchent à transmettre.

Tout au long de son existence, Régine Pernoud a rencontré des amoureux de la lumière divine. De cette lumière qui illumine le regard et éclaire une vie. Cet attrait pour la lumière paraît être universel : consciemment ou non, nous sommes tous aimantés par cette lumière d'un Amour fou. Celui de Dieu.

L'homme ressemble à ce qu'il contemple. Puissions-nous voir la lumière de nos vies et des êtres qui nous entourent pour en rayonner. Régine Pernoud nous invite à suivre l'étoile.

LAETITIA DE TRAVERSAY.

Introduction

Quand j'étais enfant, nous sommes partis en vacances. C'était peut-être la première fois, car ma famille n'était pas riche. C'était au mois d'août, dans les Alpes de Haute-Provence. Au dessus de nous dans le ciel, des myriades d'étoiles. Nous restions des heures à regarder les étoiles filantes. C'est à ce moment-là que la faculté d'émerveillement s'est éveillée en moi. Après cela, je me suis émerveillée devant des textes, des documents, des choses très simples et très concrètes. Et puis, j'ai rencontré beaucoup de gens qui m'ont émerveillée. La vie donne l'occasion de redécouvrir son cœur d'enfant, en approfondissant et en vérifiant les impressions reçues. Elles deviennent plus vraies au fur et à mesure que l'on avance… vers la lumière.

1
Pour ceux « qui ne savent pas »

En tant qu'historienne, je me suis lancé un défi : transmettre dans un langage simple ce que j'avais découvert par des recherches difficiles.

Tout ce que j'ai appris sur le Moyen Âge a été le résultat de déchiffrages et de travaux que j'ai tâché de pousser le plus loin possible. J'ai tenu compte de ce que mon jeune frère m'avait conseillé : « Écris pour ceux qui ne savent pas. » J'ai donc délaissé l'expression savante pour utiliser le langage le plus accessible. Au Moyen Âge, il n'y a pas de véritable coupure entre le monde ordinaire et le monde savant. C'est l'Université qui, au XIIIe siècle, s'est arrogé une sorte de monopole du savoir. Elle a exclu les femmes du monde savant, notamment en France.

Jusque-là, la vie intérieure et le développement intellectuel ont été nourris par l'Évangile. Or l'Évangile était accessible à tout le monde. On pourrait dire que Jésus était un excellent vulgarisateur de la Parole de Dieu. Il n'employait pas de mots savants ou académiques pour se faire comprendre. Il nous a révélé des vérités que nous n'aurons jamais fini d'explorer, en des termes très simples. Au contraire, les cours de théologie à partir du XIIIe siècle demandaient des connaissances préalables et l'emploi d'un langage savant.

En sortant de l'École des chartes, ma préoccupation a été d'utiliser, pour parler du Moyen Âge, un style différent de celui d'une thèse de doctorat. Et c'est plus difficile d'employer un langage accessible qui ne sacrifie rien à la vérité, au risque de déplaire à tout le milieu universitaire. Je crois que je n'ai jamais eu d'article dans la Bibliothèque de l'École des chartes ni dans les grandes revues d'histoire. En effet, je n'apportais rien à l'érudition : mon intention était seulement de transmettre les connaissances en langage clair. J'ai fait partie de la commission d'histoire du CNRS parce qu'André Malraux m'y avait imposée. Je n'ai pas été élue comme les autres membres. J'y suis restée deux ans, mais je ne me sentais pas trop à ma place. J'avais souvent des critères de vote différents des autres. La contrepartie de mon effort de vulgarisation a été de ne pas faire partie des « gens bien » selon l'Université.

Ma motivation a été de faire connaître à tout le monde la période du Moyen Âge. Je pense que cette époque peut nous aider à retrouver

une certaine unité entre les personnes.

Comparez un château médiéval aux châteaux de la Loire. Les châteaux de la Loire sont des demeures luxueuses, presque toutes commandées par des gens appartenant au monde de la haute finance au XVIe siècle. Ils sont les maîtres et dirigent leurs domestiques. Dans le château médiéval, des personnes de tous les styles vivent dans les mêmes murs. Certains ont autorité sur d'autres, mais tout le monde y a des droits. D’abord le droit d’y vivre. Aux XIe et XIIe siècles, le serf vit dans une tenure dépendante du château. Il peut venir se réfugier au château en cas de danger. Il n’est pas propriétaire de sa tenure, comme le seigneur n’est pas propriétaire du château. Il ne l’a pas acheté. Il l’a reçu en dépôt et doit le transmettre après lui. Il a le devoir de s’en occuper, de le faire fructifier et de veiller aux gens qui y vivent, mais il ne l’a pas acheté et il n’aura pas à le vendre.

Bien sûr, il ne faut pas idéaliser. Quelques-uns ont certainement abusé de leurs droits. Mais il reste que les échanges sociaux ne sont pas fondés sur l’argent. On échange des services. L’usage passe avant la propriété. Derrière cela, il y a toute une conception de la vie, fondée sur le christianisme. Il est reconnu que la vie vient de Dieu. Il est le seul vrai propriétaire. Cela rejaillit sur quantité de domaines. À partir des XIVe-XVe siècles, la société est ébranlée, surtout à cause des catastrophes naturelles. Et la société médiévale s’épuise. Au XVIe siècle, on s’achemine vers le domaine de la propriété privée. Il ne sera vraiment consacré qu’à l’époque révolutionnaire.

Aujourd’hui, nous sommes restés sur le mode de « l’argent roi ». Tout est fonction de ce qu’on achète et de ce que l’on vend. Nous gagnerions sans doute à retrouver la conception de la vie « don de Dieu ». Dans nos pays prétendus prospères, nous prenons conscience de la pauvreté et de l’exclusion. Nous commençons à nous dire que nous avons des devoirs envers ceux qui en souffrent. C’est un progrès par rapport au siècle dernier. Une inquiétude se dessine à propos de ceux que l’on appelle les SDF. Dans ma jeunesse, on ne faisait pas attention aux clochards que l’on croisait sur le trottoir. J’ai l’impression que nous nous en soucions davantage aujourd’hui. Au Moyen Âge, nombreuses étaient les personnes qui traînaient sur les routes. Elles allaient en pèlerinage et vivaient de ce qu’on leur donnait. La société les admettait et se sentait une responsabilité à leur égard. On leur ouvrait des hospices et on leur faisait l’aumône. Tout le monde considérait cela comme normal et ces pèlerins étaient de toutes conditions. Il y avait aussi des pauvres gens, mais il semblait essentiel de leur faire l’aumône. C’était un devoir chrétien et naturel. Comme il est normal aujourd’hui encore de recevoir dans une abbaye ceux qui se présentent.

J'ai consacré dix-huit ans de ma vie à écrire une histoire de la bourgeoisie. Cette dernière a pris le pas sur les seigneurs des temps précédents, en achetant et en vendant. Ceux qui, aux États généraux, prétendaient représenter le peuple, représentaient en fait la classe bourgeoise. Celle qui vend et qui achète. Dorénavant, vendre et acheter va vous donner le droit d'exister et d'être quelqu'un. C'est ce qui donne une valeur à la personne plus que d'être « enfant de Dieu ». Au Moyen Âge, le fait d'être des créatures créait une égalité et une unité entre les personnes. Après, on est soit un propriétaire de biens, soit un misérable. Au Moyen Âge, le pauvre représente le Christ. L'expression « pauvre, mais honnête » employée aux XVIIIe et XIXe siècles est significative : il y a présomption de malhonnêteté pour le pauvre… Au Moyen Âge, on lui faisait une place, même s'il était assis en bout de table. À partir du XVIe siècle, on a honte du miséreux et on l'exclut. Le fait de posséder de l'argent a créé des classes sociales et entraîné une fracture.

La société féodale obéissait davantage à l'Évangile. Le spectacle d'une société dans laquelle l'argent n'a pas le premier rôle devrait être instructif pour nous : cela permettrait de rétablir des relations qui ne soient pas exclusivement fondées sur le maniement de l'argent.

Le Moyen Âge nous rappelle aussi la valeur du travail manuel que nous avons tendance à dédaigner. Aujourd'hui, on considère souvent qu'être intelligent signifie être intellectuel. Or l'intelligence de la vie quotidienne vaut tout à fait l'intelligence qui aligne les formules et les abstractions. Mais cela n'est pas entré dans nos mœurs, même si l'on commence à se rendre compte que nous avons besoin de développer toute une créativité, en particulier grâce au travail manuel qui enrichit la personne en lui donnant l'occasion de s'affronter à la matière.

Par mon travail d'historienne, j'ai essayé de montrer ce que les gens pensaient et faisaient au Moyen Âge. Je me suis efforcée de corriger un certain nombre d'erreurs. Cette démarche a coïncidé avec un changement de regard. On ne penserait pas aujourd'hui à détruire un monument gothique parce qu'il gêne la perspective. Au XVIIe siècle, un ouvrage a été édité sur ce thème. Aujourd'hui, personne n'aurait l'idée saugrenue, comme on l'a eue au XVIIIe siècle, d'enlever les tours de Notre-Dame pour les remplacer par une façade du style de celle du Panthéon ! Un dessin de Soufflot en témoigne. Même si la cathédrale a souffert pendant la Révolution, elle est, en notre temps, le monument le plus visité de Paris. C'est bon signe.

Le fait que les Français se soient mis à voyager, a favorisé cette évolution. Quand j'étais jeune, aller visiter le Mont-Saint-Michel était rarissime. Alors que je vivais en Provence, j'ignorais complètement l'existence des trois abbayes romanes : Sénanque, Silvacane et le

Thoronet. Aujourd’hui, elles ne sont plus ignorées des touristes.

Le redressement que j’ai essayé de faire à propos du Moyen Âge a correspondu à une nouvelle orientation de la curiosité. On avait rejeté d’emblée tout ce qui était antérieur au XVIe siècle. Il s’agissait de redresser cette erreur. Car ce passé était totalement méprisé. Jeune, je ne soupçonnais pas qu’il y avait quelque chose d’intéressant à cette époque. Jusqu’à Jeanne d’Arc justement. Et c’est curieux que cette période se soit close sur une femme.

Sans doute est-ce une grâce particulière que Notre Seigneur a faite à notre pays ; nous avoir donné Jeanne d’Arc au moment où nous allions complètement tourner le dos à ce passé et recourir uniquement aux sources antiques. Heureusement, beaucoup de jeunes se sont débarrassés de ce moule classique imposé. Seulement, rien d’autre ne leur a été proposé.

2
Histoire de femmes

Ma vie a été façonnée par des rencontres. Certaines personnes ont été des lumières sur ma route. Peu importe l'époque à laquelle elles ont vécu. C'est peut-être le privilège de l'historien d'entrer dans l'intimité de personnages d'époques révolues et de pouvoir se lier d'amitié avec eux, tellement leur étude approfondie les a rendus familiers et vivants. Avec Jeanne d'Arc, j'ai eu un véritable coup de foudre.

Je l'ai pourtant rencontrée malgré moi. Avant de la connaître, je déclarais haut et fort que sa vie ne m'intéressait aucunement. Pour moi, c'était une histoire militaire et académique, de celles qui émaillent les discours officiels. Elle m'était même antipathique. J'ai honte quand je pense aux bêtises que j'ai pu dire sur elle. Et puis, je m'en souviens comme si j'y étais, la veille de Noël 1952, on me demande d'écrire un article sur le procès de réhabilitation de Jeanne. J'ai été littéralement éblouie et passionnée.

Quelque cent quinze personnes qui l'avaient connue ont été interrogées. Charles VII a fait entreprendre cette enquête quand il est entré à Rouen. Il avait récupéré la ville après trente ans d'occupation anglaise ; or c'est là que Jeanne avait été jugée. Il a quand même dû être sensible au fait que celle qui l'avait extrait d'où il était et conduit au couronnement, était morte à cet endroit, après six mois d'emprisonnement. C'est à ce moment-là qu'il a demandé à l'un de ses conseillers de faire une étude du procès de Jeanne d'Arc. Il voulait savoir comment on était arrivé à la condamner comme hérétique.

Dans ce procès, sa personnalité apparaît de manière saisissante. Elle a vécu dix-neuf ans et elle en a passé dix-sept à Domrémy, elle évoluait au milieu de petites gens qui ne se doutaient pas qu'elle était Jeanne d'Arc et qui la considéraient comme une petite paysanne. D'après eux ; « Elle était comme les autres, elle faisait tout comme les autres et elle faisait tout volontiers. » Cela revient fréquemment. Cette partie du procès est pour moi un enchantement. Ensuite, elle aura un destin hors du commun. Quelques-uns sont allés au couronnement du roi à Reims, comme le faisaient les populations quand on apprenait qu'un roi allait être couronné. Ils avaient revu à ce moment-là leur Jeanne en chef de guerre, ébahis. Mais enfin, il reste que pour eux, elle était une petite fille toute simple, toute gentille et très pieuse.

Quelquefois on se moquait d'elle parce qu'elle était trop pieuse. Dans la vie, rien ne la signalait. Pourtant, elle a agi de manière unique, extraordinaire.

Je suis passée du personnage officiel à « la vérité Jeanne d'Arc ». C'est quelque chose de merveilleux par sa netteté et sa simplicité. Elle est pleine de décision, pleine d'élan, elle donne des ordres, elle a même un sale caractère et ne décolère pas contre les gens qui l'écartent des conseils… Mais on découvre ce qu'elle est en réalité : un être d'écoute, d'écoute intérieure. Elle est celle qui n'a vraiment rien fait que par le commandement de Dieu. Elle a agi parce que ça lui a été ordonné, indiqué. Elle est cet être de vérité profonde. Jeanne aurait été tout aussi sainte si Dieu ne lui avait pas confié cette mission si extraordinaire. Il faut vraiment être le Bon Dieu pour avoir des idées pareilles : lui demander d'aller conduire la guerre, de bouter les Anglais hors de France et d'installer l'autorité légitime.

À treize ans, un jour où elle prie, une voix se révèle à elle et lui demande des choses exorbitantes. Peu à peu d'ailleurs. Et Jeanne ne fera rien sans cette voix de Dieu. Elle vit de la pulsion intérieure qu'elle reçoit dans la prière. Et de la familiarité avec les deux saintes qui lui apparaissent : sainte Catherine et sainte Marguerite. Elle est d'abord appelée par saint Michel. À la suite de cette vision mystique qui l'habite depuis l'âge de treize ans, sa conduite lui a été dictée. La voix disait à Jeanne : « Prends tout en gré. » Puis elle connut des moments difficiles d'absence de cette voix.

Au temps des grandes épreuves, des séparations et des maladies, ce « Prends tout en gré » m'a beaucoup aidée. Je n'ai même pas l'impression de la prier, Jeanne. Je lui parle, je l'appelle à l'aide, au secours. Comme une amie, quelqu'un de familier. C'est la compagne fidèle, intérieurement. J'ai beaucoup travaillé sur toutes ses paroles et je m'en suis imprégnée le plus possible. Quand elle dit par exemple : « J'appelle cela martyre pour la peine et adversité que je souffre en prison et ne sais si j'en souffrirai de plus grande. Mais je m'en remets de tout à notre Seigneur », cela paraît tellement simple ! Et Dieu sait si à ce moment-là, elle a le pressentiment de sa mort ! Avec elle, la sainteté est quelque chose de tout naturel.

« N'ayez pas peur » : c'est la première chose qu'elle aurait à nous dire aujourd'hui. Même si nous sommes en pleine mutation, il ne nous arrivera rien que nous ne soyons capables d'affronter. Nous avons une chance fantastique d'être chrétiens. Nous connaissons le Dieu d'Amour. Et quand on est dans un monde où le bouddhisme et l'islam prennent une grande importance, le fait de pouvoir dire « Gloire soit au Père, au Fils et au Saint-Esprit » est une grande chance. Une magnifique perception de ce qu'est Dieu. Il est trois Personnes en une

seule. « Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit » devrait être une prière merveilleuse pour le chrétien. Nous récitons cette invocation sans nous rendre compte que c'est peut-être ce qu'il y a de plus important. Parce que l'amour dont Dieu nous aime n'est nulle part mieux exprimé : Il est l'Amour entre trois Personnes.

Jeanne d'Arc n'a pas cessé d'être récupérée depuis la fin du siècle dernier, à partir du moment où les documents la concernant ont été publiés par Quicherat entre 1841 et 1849 et traduits par O'Reilly en 1868.

Dès 1869, Mgr Dupanloup s'exclamait : « C'est une sainte ! » Sa réputation s'est répandue comme une tramée de poudre. Sa statue a fleuri dans tous les villages. Sa célébrité a été renforcée par la guerre de 1870 avec la perte de la Lorraine. Entre-temps, son procès de canonisation avançait. Il a duré cinquante et un ans. Il a abouti en 1920 et depuis, la fête de Jeanne d'Arc est devenue nationale. Il faut dire que, dès 1430, la ville d'Orléans fêtait sa libération, l'année précédente, par Jeanne, avant qu'elle ne soit faite prisonnière. Depuis, la fête du 8 mai a toujours été observée à Orléans.

À partir de la fin du XIXe siècle, Jeanne a été récupérée par tous les partis politiques, chacun à leur tour. Elle est devenue l'emblème de la France, la femme providentielle qui peut rétablir une situation désespérée. Chaque fois que notre pays a été menacé, on a eu le réflexe de l'invoquer. Entre les deux guerres, des communistes ont défilé en criant : « Jeanne avec nous ! » Ils demandaient quinze jours de congés payés et une retraite. Si elle a autant de succès, c'est qu'elle continue à nous fasciner. L'important reste de ne pas lui faire dire ce qu'elle n'a pas dit. C'est pourquoi il est primordial de travailler sur les manuscrits qui nous redonnent intégralement ses paroles. Je lui ai consacré une douzaine d'ouvrages et j'ai toujours l'impression qu'il reste quelque chose à exprimer à son sujet.

Que dirait Jeanne aux jeunes et aux personnes qui désespèrent aujourd'hui ? « N'ayez doute, en avant ! » Elle était un être d'élan extraordinaire. Dans une vie, l'élan est quelque chose d'infiniment précieux. Tout le monde sait que notre existence est pétrie de bon et de mauvais. L'important est de faire face, d'accomplir ce qui nous est demandé aussi généreusement que possible. Il a été demandé à Jeanne des choses considérables qui auraient dû la faire reculer. Au contraire, cela a été chaque fois pour elle l'occasion de dire : « Si Dieu veut. » C'est toujours à l'action de Dieu qu'elle se réfère. Dans son procès, on voit bien qu'elle compte sur sa grâce pour agir. Elle nous dirait aujourd'hui : « Agissez, Dieu agira. » C'est-à-dire : « Nous avons fait ce qu'il fallait et le résultat viendra de Dieu, c'est certain. » Jeanne est une extraordinaire maîtresse de vie.

J'ai peur que pour beaucoup de jeunes, elle reste encore le personnage officiel qu'elle était pour moi à leur âge. Je leur souhaite de tout mon cœur de l'approcher et de s'imprégner de ses paroles. En tout cas, on peut compter sur son intercession. Elle nous aide à conduire notre vie et à réaliser ce que l'on a à accomplir. Une mission est confiée à chacun. « Tâchez de la faire au mieux », nous dirait Jeanne. Le résultat ne dépend pas de nous, il dépend de l'aide du Seigneur. C'est lui qui rend féconde l'œuvre de nos mains.

J'ai beaucoup appris sur la femme en étudiant le Moyen Âge. Pour moi, son rôle est essentiel. Transmettre la vie est sa raison d'être. La vie s'arrêtera le jour où la femme refusera de la donner. Notre existence même tient à ce que sont les femmes. Il est dommage qu'à notre époque, on ne se rende pas assez compte de ce rôle essentiel de la femme.

Ce n'était pas le cas dans le haut Moyen Âge, aux VIe et VIIe siècles, puis à l'époque de l'âge féodal, du Xe à la fin du XIIIe siècle : quatre cents ans de grand épanouissement, où la femme jouait vraiment le premier rôle. Elle pouvait régner. Rappelons-nous Aliénor d'Aquitaine et sa petite-fille, Blanche de Castille, deux reines d'une valeur exceptionnelle. À cette époque, la France était une marqueterie de domaines dirigés souvent par une suzeraine.

On dit pourtant que le pouvoir est l'apanage des hommes. Je ne vois pas pourquoi. Gouverner implique plus de qualités morales que physiques. C'est le droit romain qui a écarté la femme du pouvoir. Et les Français se sont enthousiasmés pour ce droit à partir des XIVe et XVe siècles. En 1593, un arrêt du parlement de Paris interdit à la femme toute fonction dans l'État. Puis, sous les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, « tous vos Louis » comme disent les Japonais, la place de la femme fut réduite à zéro. Seule exception, la courtisane ou la maîtresse.

Aujourd'hui encore, nous subissons les conséquences de cette emprise du droit romain, même si la femme a pu progresser au cours de notre siècle. Elle devrait pouvoir gouverner tout en gardant son identité féminine. Être égaux en droit ne veut pas dire être semblables. L'égalité parfaite, c'est de pouvoir exercer chacun son identité dans des domaines similaires ou différents.

Quand j'ai écrit *La Femme au temps des cathédrales,* je me suis demandé qui avait permis à la femme d'être l'égale de l'homme. C'est l'Évangile. Le Christ n'a jamais fait de distinction entre l'homme et la femme. Quand il dit : « Laissez venir à moi les petits enfants », il ne précise pas si ce sont des filles ou des garçons. Il a scandalisé les apôtres en leur disant que les droits de la femme à l'égard du mari

sont les mêmes que ceux du mari envers la femme. Pendant le haut Moyen Âge, il y avait des monastères doubles. D'un côté les moines, de l'autre côté les moniales, avec l'église au milieu et le tout sous l'autorité d'une mère abbesse. Les moines faisaient profession entre ses mains.

Mais aujourd'hui encore, le pas n'a pas toujours été franchi. Quand je pense qu'en Chine, avec l'obligation de l'enfant unique, beaucoup de petites filles sont éliminées…

L'Évangile commence par le « oui » d'une femme. Il se termine aussi par une femme à qui le Christ ressuscité dit : « Va réveiller tes frères ! » Il faudrait remettre à l'honneur le culte de Marie-Madeleine, l'Apôtre des apôtres, comme on l'appelait au Moyen Âge. Le rôle de la femme dans l'Église, c'est d'aller réveiller les apôtres. Et ils en ont fréquemment besoin car il arrive souvent qu'ils dorment ! Dans l'encyclique *Mulieris dignitatem,* le pape soulignait bien le don prophétique de la femme. Regardez ce qu'a été une Catherine de Sienne au XIVe siècle. Les papes et les cardinaux construisaient des demeures luxueuses en Avignon. On nous dit que le pape Grégoire XI avait l'intention de rentrer à Rome. Il en avait l'intention depuis des années ! Catherine se présente et, dans les trois semaines, le pape est parti. Voilà un épisode historique qui montre bien le rôle de la femme dans l'Église. Elle pressent la volonté de Dieu avant l'homme et elle l'aide à y répondre.

La femme est la beauté du monde. Quand on voit tant de filles en pantalons « mal accrochés » aller avec des allures garçonnières, on a envie de leur dire : « Comprenez que la femme, ce n'est pas cela ! Vous êtes la Beauté du monde, il faut en avoir conscience. » Il n'y a rien de plus désolant que la similitude : vouloir copier ! Il est cependant plus facile aujourd'hui d'inventer sa voie personnelle. Car on est constamment confronté à des personnes et des situations diverses. Dans une rue de Paris, on rencontre forcément au cours d'une journée, nombre de races et de situations différentes. Et c'est probablement un grand avantage que de se trouver au coude à coude avec tant de gens qui diffèrent de nous, ne serait-ce que par la couleur de la peau. Dans la capitale, on pourrait dire que le monde entier vient à nous. Nous sommes libres de répondre à cette diversité par l'ouverture d'esprit. Cette confrontation perpétuelle à la diversité permet d'éviter les jugements sans nuance et les discours à l'emporte-pièce.

Pour ce qui est de l'identité masculine, l'homme a une solidité et une capacité à décider dans le calme tout à fait remarquable. Chez la femme, toute décision se teinte d'émotion. C'est merveilleux, mais cela n'aide pas à faire un choix mûr et réfléchi. Une femme sort facilement

des normes. Elle peut intervenir dans ce qui a été décidé pour l'assouplir, le modérer. Il est évident que dans l'exercice du pouvoir, l'homme et la femme ont chacun des vertus profondes qui se conjuguent admirablement. Au Moyen Âge, le roi et la reine régnaient ensemble. C'est magnifique de penser que la reine avait un « pouvoir gracieux », c'est-à-dire qu'elle pouvait obtenir la grâce de tel ou tel condamné. Même si la condamnation avait été prononcée, elle pouvait encore intervenir pour qu'elle soit enlevée ou appliquée autrement. Cette interaction correspond profondément à l'identité de l'homme et de la femme.

Nous sommes donc faits pour contempler la Beauté. La femme doit s'en soucier énormément et ne pas se laisser aller. C'est à elle de faire en sorte que l'œuvre soit belle, complète et bien terminée.

3
La leçon de Matisse

J'ai bien connu le peintre Henri Matisse. Le doyen de la faculté d'Aix-en-Provence m'avait proposé de donner des cours consacrés à l'art moderne. J'avais trouvé surprenant de demander un cours d'art moderne à une médiéviste. Il est vrai que je m'y intéressais beaucoup. À Paris, il m'arrivait fréquemment d'entrer dans des galeries d'art. J'ai donc écrit à plusieurs peintres comme Gischia, Rouault, Degrelle… et je les ai rencontrés. Je m'étais demandé si j'oserais parler de Matisse. Il était celui que j'admirais le plus. À ma grande stupéfaction, il m'a tout de suite répondu et accordé un rendez-vous.

En 1944, pour aller à Vence, il fallait une journée. Je le revois vêtu de son manteau dans l'encadrement de la porte. Il me dit : « La Renaissance, c'est la décadence ! » Rien ne pouvait me faire plus plaisir. Et quelle surprise d'entendre Matisse exprimer ce qui correspondait si profondément à ce que je pensais moi-même ! Mon enthousiasme l'a sans doute amusé. Nous avons parlé de l'art au Moyen Âge, et en particulier de la manière dont on a créé en quelque sorte le personnage de l'artiste au XVIe siècle.

Au Moyen Âge, on ne distinguait pas ceux qui taillaient les pierres et ceux qui les sculptaient. C'étaient les mêmes. Il y a bien sûr quelques exceptions. Par exemple à Autun. En dessous des sculptures du tympan, on peut lire ; *Me fecit Gislebertus,* c'est-à-dire : « C'est Gilbert qui m'a fait. » On connaît aussi un Pierre de Montreuil à Notre-Dame de Paris. Mais c'était rarissime. Le monde des bâtisseurs reste pour nous quelque chose de général, dans lequel on ne distingue aucune tête en particulier. À partir du XVIe siècle, il y a un décalage total entre celui qui fait le gros œuvre et l'artiste. Ni Matisse ni moi n'aimions ce partage des tâches. Si vous lisez Léonard de Vinci, vous verrez qu'il a le plus grand dédain pour celui qui fait le travail ordinaire. On méprise celui qui entasse les pierres, fait les voûtes ou creuse les fondations. Pendant tout le Moyen Âge, l'art désigne seulement la manière de faire. À partir du XVIe siècle, naît l'ouvrier, le travailleur manuel pour lequel on n'éprouve désormais que mépris. En revanche, l'artiste est entouré, flatté et considéré. Chaque coup de ciseau, ou mieux de pinceau, lui attire la richesse alors que l'artiste médiéval ne se détache pas de la foule des bâtisseurs.

Matisse était un artiste au sens médiéval du terme. Par un travail

très simple, il cherchait à exprimer ce qu'il sentait au-dedans de lui. C'était un travailleur acharné. J'ai vu des cahiers entiers, des centaines de pages sur lesquelles il avait simplement dessiné une feuille de chêne. Les premières feuilles sont très copiées sur la réalité et puis peu à peu, le dessin devient de plus en plus libre, sans jamais exprimer autre chose qu'une feuille de chêne. Elle devient de plus en plus élaborée et simple en même temps. Finalement, quelques traits signifient la feuille de manière évidente. Elle est reconnaissable par tous, mais elle est l'aboutissement d'heures et d'heures de travail. L'art devient le fruit d'un dur labeur et l'expression la plus dépouillée et épurée de la réalité.

Il m'arrive souvent de regarder le visage de la *Vierge* de Vence que Matisse m'a offert. L'expression d'une profondeur extraordinaire tient à quelques traits seulement. On peut imaginer que cinq cents dessins ont précédé celui-là. Très modestement, le travail de l'historien suit le même cheminement. Il m'est arrivé de retirer seulement quelques lignes d'une longue recherche sur des documents d'époque. Avant d'écrire un livre, il faut passer un temps infini en bibliothèque ou parmi les archives avant de pouvoir extraire quelque chose d'un document et le communiquer. Il y a aussi ce travail préparatoire qui nous amène à chercher la source.

Matisse avait horreur des mélanges de couleurs. Il les disposait sur des assiettes blanches de façon que chacune garde sa valeur. Puis il les travaillait sans mélange intempestif et sans compromis. Je l'ai beaucoup vu peindre sur le vif. Il n'a pas été compris tout de suite. Jusqu'à quarante ans, il a eu faim. Il a eu de grosses difficultés et un début de carrière très difficile, comme Picasso et la plupart de ceux que l'on connaît aujourd'hui. Et puis après la guerre, on a redécouvert l'art. Matisse avait déjà commencé à s'imposer. Je l'ai vu plusieurs fois à Paris lorsque, plus âgé, il reprit son appartement. Il avait toujours quelque chose à me montrer et j'avais toujours quelque chose à lui dire. J'ai passé avec lui des moments merveilleux. Et puis, il entreprit les travaux de la chapelle de Vence et s'occupa entièrement de ce projet en y donnant tout son temps, son talent et son argent.

Il voulait faire de cette chapelle un ensemble complet de beauté d'ordre spirituel. La chapelle est ouverte sur un côté et fermée de l'autre. Le mur est garni des silhouettes de saint Dominique et de la Vierge se détachant sur des carreaux blancs de céramique. Il voulait que ces personnages évoqués d'un simple trait soient éclairés par des vitraux. Ces derniers devaient être de couleur noire et rouge, et traversés par deux grands rayons blancs. Mais il n'a pas été satisfait. « Ce qui compte dans le vitrail, me disait-il, c'est la couleur qu'il va donner. L'important n'est pas le vitrail en soi, mais la lumière qui va

apparaître dans la chapelle. Je me suis trop attardé à sa composition et je n'ai pas fait assez attention à ce qui en émane. » Il a donc complètement recommencé cette première série de vitraux en dessinant de grands feuillages de chaque côté, pour laisser passer une lumière violette. Il voulait que ce soit à la fois gai, transparent et lumineux. J'admirais beaucoup ce goût de la perfection. C'était merveilleux de voir ce grand artiste écarter son œuvre pour obtenir la lumière souhaitée. C'est une immense leçon. Et là encore, le travail de l'historien se rapproche de cette démarche. Il m'est arrivé de tout reprendre à zéro, parce que je n'étais pas satisfaite du résultat. Pour la biographie d'Aliénor d'Aquitaine, combien de chapitres ai-je recommencés entièrement !

Quand je retourne dans la chapelle de Vence et que je vois la lumière jouer avec les personnages, je repense au détachement de Matisse par rapport à son travail. C'est comme si le peintre était d'abord le canal qui permet à la lumière de passer. Cela pourrait être aussi le travail de l'historien : être le meilleur canal possible pour que la lumière des personnages et des événements passe. Mes ouvrages sur Jeanne d'Arc doivent permettre à sa parole et à sa lumière d'apparaître le mieux possible, sans faire écran. Chez Matisse, la pureté est le fruit d'un travail qui n'apparaît plus. Le bon artiste est humble devant son œuvre. Ce qui compte, c'est ce qu'elle cherche à révéler. La peinture de Matisse est l'aboutissement d'un travail qui a l'élégance de ne pas se laisser voir.

Nous nous écrivions. Il me répondait avec des lettres fleuries. Il avait une attention à la beauté, extraordinaire. Je me souviens d'une plante que je trouvais bizarre. C'était un chou monté en graine. Le genre de plante qu'on ne remarque pas en temps normal. Mais lui avait vu que ce chou était d'une beauté extraordinaire. Il en était ainsi pour toute sa vie. Avec lui, j'allais de surprise en surprise. Et ces surprises étaient dues à sa capacité d'émerveillement.

Il croyait en Dieu. Chrétien à sa manière, il était persuadé qu'il y avait autre chose. Pour lui. Dieu était la Beauté absolue et ce qui comptait, c'était d'atteindre cette Beauté. Cet effort pour accéder au Beau est comparable aux efforts de quelqu'un qui cherche à répondre au désir de Dieu. Qu'est-ce que Dieu attendait de Matisse ? Qu'il produise de la beauté. Il l'a fait. Il a même couronné son œuvre par la chapelle de Vence. Pour moi, il n'y a aucun doute qu'il a réalisé ce que Dieu lui proposait. Il le disait à sa manière : « J'espère que, grâce à cela, les petits diables ne viendront pas trop m'embêter. » C'était sa manière pudique d'exprimer les choses. Il confondait Dieu et la Beauté suprême. Je suis persuadée que lorsque nous verrons Dieu, son infinie beauté éclipsera tout le reste. C'est ce que Matisse poursuivait,

consciemment ou inconsciemment. En le côtoyant, j'ai été à l'école de l'émerveillement.

Quand je lui racontais les ennuis que j'avais aux Archives, il me disait : « Maintenant, vous allez oublier toutes vos rancunes, parce que cela vous vieillit. » J'avais déjà connu des difficultés après mes études. J'ai dû attendre quatorze ans avant d'avoir un poste de chartiste. J'ai passé toutes ces années à faire des « petits boulots ». J'ai, par exemple donné des leçons chez des particuliers aux quatre coins de Paris. C'est pour cela que je comprends bien les jeunes qui ont tant de mal à trouver du travail aujourd'hui. J'étais dans l'obligation de subvenir aux besoins de ma mère et de ma sœur. C'était une question de pain quotidien.

J'ai rencontré un autre peintre assez proche de Matisse par la démarche : Georges Matthieu.

Ses traits de pinceaux sont toujours rapides et vigoureux ; il a retrouvé le style des fresquistes romans : une belle courbe tracée vivement. C'est l'inverse des « tags » qui donnent l'impression que leurs auteurs nous font part du malaise de leurs intestins ! La peinture de Georges Matthieu naissait d'un jaillissement. Sans le connaître, je me doutais bien que sa manière originale de peindre cachait toute une passionnante recherche.

Avant d'être peintre, il était professeur d'anglais. Il est venu peu à peu à la peinture. Il donne la part principale au mouvement et à l'inspiration du moment. À plusieurs reprises, il a exécuté de vastes toiles qu'il a faites sur place, devant le public. La maîtrise du geste est pour lui primordiale. André Malraux disait de lui : « Enfin un calligraphe occidental ! » Sa peinture tient plus de l'art de l'écriture jetée sur la toile que de l'art de la peinture composée. Certains peintres ont cherché à l'imiter en jetant n'importe quoi sur la toile. Ils ne connaissaient pas le long travail préliminaire et la somme de connaissances qui préparent son coup de pinceau. Georges Matthieu est extrêmement savant, aussi bien en astrophysique que dans les domaines littéraires. Cela rejoint la démarche de Matisse et le travail de l'historien : une grande érudition qui prépare un effort de simplification et un résultat dépouillé. Chercher le mot ou le trait juste pour traduire le plus fidèlement possible la vie intérieure. Le mouvement, c'est la vie. Matisse cherchait à traduire un jaillissement par sa peinture. Mon écriture est née d'un enthousiasme pour le Moyen Âge. Notre attitude intérieure était similaire malgré l'immense différence qui sépare la vocation artistique de la simple recherche.

Lorsque j'étais au centre Jeanne-d'Arc à Orléans, une personne est venue me demander d'organiser une exposition sur Jeanne d'Arc au

Japon. J'ai d'abord cru que j'étais victime d'un canular. Pas du tout. Au Japon, les grandes firmes prennent en charge la culture. La maison Mitsukoshi est un ensemble de grands magasins, les galeries Lafayette multipliées par cent. En plein centre de Tokyo, dans l'un de leurs magasins, un étage entier est réservé aux rencontres culturelles. C'est là que s'est tenue l'exposition sur Jeanne d'Arc. J'ai pu leur apporter les trois lettres qui portent sa signature autographe. Je cherchais aussi quelque chose de frappant et de spectaculaire. C'est ainsi que j'ai demandé à Georges Matthieu de peindre une toile pour cette exposition. Il a exécuté une immense œuvre de deux mètres de haut et de cinq mètres de large sur « la libération d'Orléans ». Le style est abstrait, mais la scène est parfaitement reconnaissable. On voit une bataille, on devine un pont et une ville. Au-dessus de la ville, le ciel est devenu bleu. Au beau milieu de la bataille, on discerne l'étendard de Jeanne, une bannière blanche. Cette toile d'un lyrisme éblouissant résume parfaitement l'ensemble de l'action, avec son mouvement et ses phases successives.

Lors de l'inauguration au mois d'octobre 1982, j'ai trouvé très émouvant d'évoquer en Extrême-Orient la petite paysanne des bords de la Meuse. Elle disait : « Je ne sais ni A ni B » et elle a pourtant déterminé une page unique dans l'histoire. Nous étions tous impressionnés, y compris les représentants des ministères, de la culture et de la presse. Une bonne occasion de saisir la curiosité d'esprit qui semble caractériser le public japonais. Depuis, la toile a été ramenée à la mairie d'Orléans.

Au Moyen Âge, la peinture exprimait le mouvement de la vie. Elle permettait de fixer les événements sur la toile, avec un rendu immédiat et profond. Georges Matthieu se situe dans cette lignée. Il m'a permis de visualiser ce que j'essayais de rendre par écrit. Je me disais : « Je m'épuise à écrire des chapitres et voilà que Georges Matthieu fait apparaître en un seul trait la libération d'Orléans ! » Il me semble qu'il est nécessaire de ne pas se cantonner à son domaine. À première vue, la peinture n'a rien à voir avec l'histoire. Pourtant, au contact de ces grands artistes peintres, j'ai beaucoup appris et mon travail d'historienne s'en est trouvé enrichi. Quelle que soit la discipline, on ne progresse qu'au contact des autres. Et plus ils sont différents, plus l'échange est fructueux.

4
Église et amour de Dieu

Aimer l'Église n'est pas toujours facile. Heureusement, quelle que soit l'époque, certains chrétiens ont un tel rayonnement, qu'on ne peut s'empêcher d'être attiré et de les suivre. J'ai eu la grande chance de rencontrer certains de ces témoins, contagieux de l'amour de Dieu. Je commencerai par le père Joseph-Marie Perrin.

Dominicain, il est connu pour avoir été le père spirituel de Simone Weil, la philosophe, pendant la guerre de 1940. C'est un extraordinaire maître de vie intérieure. Il répète toujours la même chose : « Il n'y a que l'amour de Dieu qui compte. » Et à force de le mettre partout et d'en parler tout le temps, on s'aperçoit que tout devient nouveau.

Le père Perrin est aveugle depuis l'âge de dix ans. J'avais entendu parler de lui pendant la guerre. Avec ma famille, nous nous étions réfugiés dans la région de Carcassonne. J'avais appris que le père Perrin avait été emprisonné par les Allemands. Il avait été trompé par un faux maquisard sans se douter qu'il était au service de la Gestapo. Ce soutien des maquisards ne constituait en fait qu'une infime part de son action dans la Résistance spirituelle contre l'idéologie nazie. Il faut dire que le supérieur du couvent de Marseille, le père de Parseval, était aussi très impliqué dans la Résistance non violente au nazisme. Sa communauté, rue Edmond-Rostand à Marseille, avait hébergé des résistants allemands de la première heure comme von Hildebrandt. Et pendant la guerre, de nombreux juifs avaient été cachés dans la crypte. Avant l'Occupation, le père Perrin avait distribué des tracts clandestins comme *La Voix du Vatican* suivis des *Cahiers du témoignage chrétien,* pour éveiller la conscience des gens aux dangers du nazisme. L'idée était qu'après avoir perdu la guerre par les armes, la France risquait de perdre son âme, en se laissant gagner par l'antisémitisme et l'idéologie nazie.

Après son arrestation, il était venu se reposer près du monastère de Prouilhe, le premier couvent fondé par saint Dominique au XIIIe siècle. Puis il a été attaché au couvent de Montpellier. Je lui ai demandé rendez-vous et je suis partie en auto-stop. Mon frère m'accompagnait et continuait ensuite sur Marseille. Je revois la scène comme si c'était hier. Le père Perrin me fait entrer dans son bureau. Soudain, il jette les deux mains en avant, comme pour retenir un

objet. Il me dit : « J'ai cru voir quelque chose tomber ! » J'étais un peu stupéfaite. Nous avons commencé à parler. À ce moment-là, mon frère poursuivait son voyage en voiture. Il était debout, contre une portière à l'arrière d'une camionnette et, dans une pente très raide, elle s'est ouverte brusquement. Il est tombé en arrière et a été retenu par quelqu'un *in extremis*. Je ne peux pas m'empêcher de faire le rapprochement avec le geste du père Perrin. Je n'ai pas crié au miracle pour autant, mais ce fait m'a marquée.

Pour lui, n'importe quel état de vie pouvait répondre au désir du Seigneur et par conséquent, remplir une vocation. L'important était de répondre à son appel. À l'époque, une telle manière de voir était une nouveauté. On attribuait au contraire une grande importance au milieu social : se marier ou entrer au couvent ? Le père Perrin considérait que l'initiative d'une vocation venait de Dieu et qu'il nous appartenait d'y répondre. J'ai suivi de nombreuses retraites avec lui. C'était devenu un sujet de plaisanterie entre amies : « De quoi a-t-il parlé ? De l'amour du Seigneur ! » C'était son secret. Toujours le même et pourtant toujours nouveau.

Aujourd'hui, il a quatre-vingt-douze ans. La dernière fois que nous nous sommes vus, il était à Marseille chez les Petites Sœurs des Pauvres. Nous avons eu peu de temps pour parler, mais il a quand même évoqué l'amour de Dieu. Sa joie d'être est d'autant plus extraordinaire qu'il est atteint de cécité. Et de plus, la musique ne signifie rien pour lui. Si bien qu'il n'a droit à aucune satisfaction, ni des yeux, ni des oreilles ; il est privé de toute perception agréable ou distrayante. Et pourtant, il est d'une gaieté perpétuelle.

Cette joie débordante ne vient que de l'intérieur et de l'amour de Dieu. J'allais dire que c'est incroyable. C'est au contraire ce à quoi nous devrions croire le plus. Je suppose que Jeanne d'Arc était comme cela. Elle tirait de son seul sentiment intérieur une joie qui se répercutait partout. Chaque contact avec lui est l'occasion d'un ressourcement et d'un nouveau départ.

Un autre prêtre m'a profondément marquée : le père Rcewusky (prononcez : « jévousky »). Il est l'auteur d'un ouvrage intitulé *À travers l'invisible cristal*. Il avait plus de quatre-vingts ans quand il l'a écrit.

C'est l'histoire de sa vie. Il est né dans une grande famille polonaise au service des tsars de Russie. Il a été au lycée impérial à Saint-Pétersbourg. Au moment de la guerre russe dans le Caucase, il a été enrôlé comme officier dans l'armée blanche. Sa famille s'était dispersée et son départ et la révolution l'avaient mûri. Un soir, il est allé chercher quelqu'un avec un cocher. Ils sont revenus de nuit dans

la montagne. Soudain, tout est devenu lumineux autour de lui. C'était une sorte de vision cristalline. Cette révélation a duré plus d'une heure. Il lui est alors venu à l'esprit qu'il devait se faire catholique. L'éblouissement a cessé et, quelques jours après, il est allé chez des franciscains dans une ville du Caucase. Il a demandé à devenir catholique. Les bons pères étaient interloqués et indécis à la vue de ce grand soldat de deux mètres de haut. Finalement, il a reçu le baptême et plus tard, il est entré chez les Dominicains.

Après avoir lu son livre, j'ai voulu le rencontrer absolument. À quatre-vingts ans, vêtu de l'habit dominicain, avec une canne à pommeau d'ivoire, il était d'une beauté exceptionnelle. Il était passé au monastère de Prouilhe, près de Montpellier. Ce monastère avait été détruit par la Révolution et reconstruit au XIXe siècle. Je le trouvais très laid. Or, après le passage du père Rcewusky, je me suis aperçue que le chœur était devenu beau. L'autel avait été dégagé ; un ancien chapiteau avait été retrouvé. Cela donnait l'impression qu'autour de lui, les choses se mettaient en beauté.

Il est mort à Venise. J'ai souvent pensé à ses obsèques. Il paraît que son corps a été conduit au cimetière à travers la lagune. Là aussi, tout se terminait en beauté. C'était une sorte de génie du beau, partout où il passait. Un vrai « fils de lumière ». Il a été converti par la lumière et c'est par elle qu'il a atteint la lumière. Ce qui compte, c'est de se laisser attirer par elle et de la laisser nous transformer. Et comme elle demande à être vue, il s'agit d'être le « meilleur fil conducteur possible ».

Quelqu'un d'autre a eu sur moi une profonde influence : le père de Lubac. Je devrais dire : le cardinal Henri de Lubac, puisque tardivement il a été nommé cardinal et que son œuvre, longtemps jugée embarrassante, a été admise ; ses ouvrages, si lumineux, avaient été, sinon interdits, du moins mal compris. Pour moi, les quatre volumes qu'il a consacrés à l'exégèse médiévale ont été une vraie révélation. Leur auteur semble avoir lu tous les textes inspirés par les Écritures jusqu'au XVIe siècle. Il les pénètre à fond, montre comment chaque verset de psaume, chaque parole de l'Évangile peut s'interpréter selon des sens différents, quels sont leur importance respective, leur contenu sacré. Les quatre sens de l'Écriture nous mettent, comme il le dit, « en présence d'une pensée jaillissante » à laquelle, par la suite, on allait être peu sensible, préoccupé que l'on a été de catégories préétablies et des exigences du système scolastique ; ce qu'il faisait était bien, comme il l'a lui-même établi, « restituer une part d'héritage » – cet héritage du temps que les époques classiques ont rejeté en bloc : le sens littéral, celui de l'histoire ; le sens moral, soit l'enseignement qu'on en peut tirer ; le sens allégorique par lequel

on l'applique à la vie mystique ; le sens anagogique enfin, qui porte à chercher des fruits menant à une vie en Dieu. De tels examens sont familiers à l'exégèse telle qu'elle fut pratiquée aux temps médiévaux, jusqu'au moment de l'âge scolastique, quand la théologie se trouve orientée par le concept aristotélicien autant que par la Révélation.

C'était éclairer tout un aspect de la pensée médiévale redevenu aujourd'hui un peu plus familier ; mais on peut s'étonner qu'une œuvre aussi magistrale ne soit pas mieux connue et pratiquée dans les milieux ecclésiastiques, en France du moins. Le legs du père de Lubac ; *Méditation sur l'Église, Catholicisme, Le Mystère du surnaturel,* constitue un apport décisif pour la pensée religieuse de notre siècle.

Peut-être aurais-je rejeté l'Église si je n'avais pas fait l'École des chartes et étudié le Moyen Âge. Accepter l'Église représente une démarche différente de celle de croire en Dieu. J'ai été élevée dans un collège catholique dirigé par des femmes très sympathiques. L'ambiance y était formidable et je m'y suis sentie très heureuse. Mais à un certain âge, on ne peut manquer de se poser des questions au sujet de l'histoire de l'Église. Certains faits comme l'Inquisition, la discipline ecclésiastique et l'atonie de l'Église des XVIIe-XVIIIe siècles, fortement soumise aux pouvoirs temporels, peuvent provoquer l'indignation. L'étude de l'histoire permet de mieux comprendre les différentes phases de l'Église, de même que la nature véritable de son autorité. Elle est différente de l'autorité institutionnelle parce qu'elle requiert une adhésion intérieure. L'étude des documents à laquelle on s'habitue à l'école des Chartes, fait toucher du doigt la réalité des choses.

Je crois du reste n'avoir vraiment compris l'Église que lorsqu'on m'a demandé un ouvrage sur les saints. Ce sont eux qui tissent son histoire. J'ai étudié en particulier les saints de la primitive Église. Jusqu'en 313, l'Église a vécu dans la clandestinité. Il était interdit de prêcher et les fidèles risquaient leur vie. Il leur fallait une certaine étoffe pour ne pas craindre d'être différents des autres. Dans les textes de droit privé, on voit qu'à cette époque, le père de famille avait droit de vie et de mort sur ses enfants. Il ne gardait en général qu'une fille. On appelait cela pudiquement ; « la disparition forcée des cadettes ». En revanche, les chrétiens de l'époque gardaient tous leurs enfants. Cette horreur a duré jusqu'en 390, quatre-vingts ans environ après la reconnaissance déclarée de l'Église. Le Sénat a fini par interdire « la disparition forcée des cadettes ».

On m'avait demandé à Milan une conférence sur « le saint et le citoyen ». Le citoyen paie ses impôts, se conforme aux institutions… Mais les saints, allez donc les définir ! Ils sont d'une diversité inimaginable !

Regardez un saint Martin de Tours. Il était peu instruit, mais Dieu s'est adressé à lui personnellement.

Dès l'âge de dix ans, il a eu une révélation de la vie divine. Pourtant ses parents étaient païens et il est né peu de temps après la libération de l'Église. Mais Dieu l'a choisi une fois pour toutes. Il avait refusé d'être diacre, mais il a été nommé évêque par le peuple. Ses coévêques lui reprochaient d'être trop mal coiffé et mal habillé. Mais le peuple comprend qu'il est l'évêque dont il a besoin : il prie, se dévoue aux autres et obtient de Dieu des grâces extraordinaires. C'est très intéressant de voir la place que tient la *vox populi* dans le choix des saints. Le saint est choisi par le peuple de Dieu.

Saint Martin représente le saint populaire de l'Église du IVe siècle. On comprend mieux, avec lui, le changement en profondeur que l'Église aura opéré dans notre civilisation.

Face à la dureté de la loi romaine, à la rigueur d'un temps où le pouvoir servi par l'armée est tout-puissant, quelques êtres démontrent par leur existence ce qui importe avant tout : le respect de l'autre. Il est incompatible avec une autorité militaire ou politique écrasante qui s'attribue le pouvoir.

Par sa personne, saint Martin remet à l'honneur l'attention aux autres. En tant qu'évêque, il est sans cesse à la recherche des petites gens. Autre manière de comprendre le pouvoir et d'exercer l'autorité, en se mettant au service de ceux que l'on rencontre. Malgré sa charge, il est allé évangéliser les paysans demeurés païens dans les campagnes. Il n'hésite pas à prendre le parti de tel hérétique que d'autres évêques ont voulu faire condamner par le pouvoir temporel. Il s'oppose à l'appétit du pouvoir, une tentation permanente pour l'Église. Il rappelle que le chrétien doit se caractériser par sa prédilection pour le plus pauvre.

Saint Martin illustre à merveille l'humilité que l'Église demande aux responsables qu'elle établit. Bien des ecclésiastiques ont manqué à cette exigence. La rencontre de Martin permet de se convaincre que malgré les difficultés, voire les contre-témoignages, l'Église est restée consciente de ce qui lui a été demandé au départ ; être au service des plus pauvres. C'est sa mission essentielle.

J'ai appris à aimer la Bible grâce à Jean Dahan. Il était juif et vivait à Oran avec sa mère et son frère cadet, Bernard. Au moment des événements d'Algérie, ils ont dû partir précipitamment. Un départ d'autant plus difficile que les deux frères étaient myopathes et cloués sur un fauteuil roulant. Leur mère était une femme exceptionnelle. Tout au long de leur existence, elle les a soignés et aidés. Ils se sont installés à Paris. Une amie m'avait proposé de les rencontrer.

Toute leur vie, ils se sont battus contre leur maladie. Jean avait découvert que des exercices respiratoires pouvaient ralentir l'atrophie de leurs muscles. Grâce à cela, Bernard a vécu jusqu'à cinquante-deux ans et Jean jusqu'à la quarantaine.

Bernard était philosophe et avait écrit une thèse de doctorat sur Vasarely. Il était très artiste et peignait lui-même. Jean était passionné par la Genèse. Il a été imprégné par la Bible. Ses commentaires vous entraînaient aux origines du monde. Au lieu de venir passer un moment avec un malade, on venait l'écouter car il était passionnant. Grâce à lui, la Genèse m'est devenue lumineuse.

Il expliquait qu'au départ, dans le silence et la confusion initiale, un point lumineux était apparu. Un seul point. Dieu dit : « Que la lumière soit ! Et la lumière fut. » Cette lumière a été créée avant le soleil.

Ce point lumineux était le point initial du monde. À partir de sa création, les ténèbres se sont organisées : le firmament d'en haut, le firmament d'en bas, les ondes du dessus et du dessous. Peu à peu est apparue toute une vie différenciée. Le développement s'est fait à partir de la lumière. Elle a été la première chose voulue par Dieu. Jean Dahan expliquait que le deuxième jour, lorsque Dieu avait séparé les ondes du dessus et du dessous, il avait pris le risque de toutes les fractures et de tous les écartèlements. Le deuxième jour de la création. Dieu ne dit pas « que cela était bon ». Il vit toutes les possibilités d'opposition et de négation qui se manifestaient. Ce qui signifiait que la victoire du bien sur le mal n'était pas acquise. Les heurts étaient possibles à l'intérieur de cette création toute neuve. Tout n'était pas déterminé d'avance.

Nous étions plusieurs à suivre son enseignement sur la Genèse. J'aurais aimé le diffuser. Il avait une intuition géniale servie par une grande culture. Cette primauté accordée à la lumière rejoint la démarche de Matisse. Tout part de là. C'est la priorité. C'est aussi un besoin fondamental pour l'homme : on cherche à faire la lumière sur une affaire…

De mon côté, j'ai essayé de faire la lumière sur l'époque méconnue du Moyen Âge, une période qualifiée d'obscure. C'est un combat. Il faut détecter la lumière et la débarrasser de ce qui s'y est accroché. Elle existe puisqu'elle a été voulue par Dieu, mais il faut se battre pour qu'elle prédomine. C'est le propre de toute œuvre de création. Elle est le fruit d'une lutte pour rejeter tout ce qui l'empêche d'être elle-même. Que l'on soit peintre ou historien, le combat pour la lumière reste à mener avec les armes du travail et des connaissances. Cela peut s'appliquer à toute la vie.

5
Les défis du troisième millénaire

Il me semble qu'on peut être optimiste pour notre fin de siècle. On sent chez les jeunes une sorte de faim spirituelle.

Bien sûr, la télévision nous gave d'un tas de choses qui n'ont rien à voir avec la spiritualité. Mais en face de cela, le pape vient en France et il y a tout de suite un million de jeunes pour l'écouter. J'en entendais à Reims qui disaient : « Nous sommes allés partout : à Tours, à Sainte-Anne-d'Auray et maintenant, nous sommes là ! » Leur enthousiasme était bien visible. D'autant plus qu'il y avait eu des protestations et des articles décourageants sur le passage du pape dans les journaux. On n'osait pas tout à fait le tourner en dérision, mais on prédisait que sa venue tomberait à plat ; c'est le contraire qui a eu lieu. L'interrogation sur la vie spirituelle me paraît se développer et encore une fois, surtout chez les jeunes.

À chaque époque, les gens ont cru vivre la période la plus terrible qui fut.

En plein XIIe siècle, un siècle d'or à mon sens, saint Bernard parlait d'un temps abominable et peuplé d'horreurs. À première vue, notre siècle a été extrêmement décourageant du point de vue humain : un siècle d'hécatombes comme jamais il n'y en a eu ; puis les éruptions du nazisme et de l'antisémitisme, les sursauts d'idéologies et les déploiements de haine ont été effrayants, si bien qu'aujourd'hui, beaucoup se posent la question ; « La Vérité ne serait-elle pas ailleurs que dans l'idéologie, ailleurs que dans nos raisonnements, nos classifications et les habitudes d'esprit dans lesquelles nous avons été ancrés pendant tout ce siècle ? » L'homme aspire à autre chose qu'au plaisir des sens. Les gens semblent se dire ; « Il y a plus et il y a mieux en nous. » En contrepartie, les sectes se multiplient. Si tant de gens éprouvent le besoin de passer par une forme d'existence pseudo-religieuse, c'est qu'ils aspirent à une vie spirituelle épanouie.

Le concile Vatican II a confirmé la séparation entre l'Église et l'État. Jusqu'aux lois anti-religieuses, il y avait une sorte de soumission qui datait du début du XVIe siècle. Quand on pense que, pendant tout ce temps-là, le chef de l'État en France a désigné les évêques ! Aujourd'hui, on se rend compte que la religion doit être autonome. Et l'Église fait ses preuves par ses réalisations. Elle inspire de nombreuses associations charitables. Son expression s'est

renouvelée en profondeur. Le concile Vatican II a introduit une dimension plus large en laissant tomber des habitudes religieuses qui étaient insuffisantes. Et puis l'Église s'est mise à parler toutes les langues.

Je me souviendrai toujours d'un voyage en Finlande au moment du Concile. C'était en 1963. Il y avait cinq paroisses catholiques dans tout le pays. Je connaissais des gens qui faisaient deux cent cinquante kilomètres pour assister à la messe du dimanche. Le prêtre tournait le dos au peuple et lisait en latin l'Évangile du jour. Cela limitait la compréhension et la participation de l'assemblée ! Je me souviens de ma joie quand on s'est mis à lire en français chez nous. Je me disais ; « Les Finlandais entendent enfin la Bonne Parole dans leur langue ! »

Depuis que cette barrière est tombée, on a une meilleure approche de la Parole de Dieu. Comme le Seigneur le voulait. De nombreuses personnes m'ont reproché cette attitude. Rien n'est plus beau, c'est vrai, que le latin d'Église et je suis toujours heureuse d'entendre le *Salve Regina.* Mais je pense qu'il est bon d'évoluer, et surtout que la Parole de Dieu doit pouvoir être accessible à tous.

Aujourd'hui, les jeunes ont peu d'éducation religieuse. Mais leur foi est plus personnelle et reliée aux sources. Pour nous, la religion était une habitude. On allait à la messe le dimanche, cela faisait partie de notre manière de vivre. Maintenant, il n'en est plus de même. Être chrétien est un véritable choix. Chaque année, le nombre croissant de baptisés à Pâques, enfants ou adultes, témoigne d'une redécouverte de la foi en profondeur. Et pourtant souvent, ceux qui demandent le baptême n'ont rien reçu dans leur jeunesse. Ce n'est pas le résultat d'une éducation ni d'une vie de famille. Et faire cette démarche demande plus qu'une vague sympathie. Il faut vraiment le vouloir.

Il semble que Dieu travaille particulièrement les cœurs aujourd'hui. Le besoin de vie spirituelle est tellement profond et essentiel à l'homme qu'il ne peut pas ne pas ressortir, malgré toutes les précautions que l'on a pu prendre. J'ai rencontré récemment, à Marseille, une cinquantaine de jeunes qui se réunissaient pour s'instruire sur la vie spirituelle. Leur curiosité m'a beaucoup impressionnée. Je leur ai fait part de mon optimisme. Je crois que nous allons vers un développement de cette vie que nous avions refoulée à coups de logique rationnelle.

Aux temps classiques, aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, la religion occupait une place à part. On disait la messe à Versailles dans la splendeur des ors et le confort des fauteuils. Tout a été refoulé par les événements révolutionnaires et au XIXe siècle, l'éducation officielle a complètement ignoré les vérités religieuses. Aujourd'hui, il me semble

que le besoin se manifeste à nouveau, profondément. On entend parler de la Bible et de ces communautés du Renouveau charismatique qui se sont formées spontanément après le Concile. Tout cela me rend optimiste.

Et puis, nous sommes au détour d'un millénaire. Pour beaucoup, c'est l'occasion de se poser des questions : « Où allons-nous ? Que faisons-nous ici ? »

On peut espérer que ce millénaire ouvrira sur une réalité de vie spirituelle de plus en plus affirmée et de mieux en mieux soutenue par une Église consciente du mouvement. Quand on a un archevêque comme le cardinal Jean-Marie Lustiger, on peut dire : « Merci, mon Dieu ! » Il a le souci de développer tout ce qui peut se manifester. Par exemple, l'association « Art, culture et foi » qui favorise les liens entre la vie spirituelle et le domaine artistique et culturel. Cela montre combien l'homme tout entier est vivifié par l'appel du surnaturel.

Il est intéressant de comparer le deuxième millénaire au troisième millénaire.

Il a beaucoup été question des terreurs de l'an mille. Elles n'ont jamais existé sinon dans l'imagination des historiens du XVIe et, plus encore, du XIXe siècle. C'est seulement à l'approche de l'an 1033 que des mouvements de peur sont apparus. C'était le millénaire de la mort du Christ ; des cérémonies et des processions ont été organisées. Au contraire, à l'approche de l'an mille, les gens ont été soulagés. Ils venaient de subir de terribles invasions.

Dès le VIIIe siècle, le sud de la France avait été dévasté par les razzias arabes et musulmanes. C'est ainsi que les abbayes des îles de Lérins et de Saint-Victor à Marseille ont été complètement ravagées. À la fin du VIIIe siècle, les barques des Normands ont remonté les fleuves et tout détruit sur leur passage. Après avoir pillé les églises, ils mettaient le feu pour retarder la poursuite.

Au Xe siècle, les Lombards et les Hongrois sont venus de l'Est. Leur invasion a été stoppée en 955 en Bavière. La Hongrie s'est convertie et ceux qui détruisaient sont devenus des bâtisseurs. Un de leurs rois, Étienne, va même devenir un saint. Le terme « ogre » vient de « Hongrois » et témoigne bien de la terreur qu'ils ont pu inspirer. Les Normands ont connu la même évolution. Peu après l'an 911, un territoire français leur est donné et ils s'y établissent. Ils se convertissent et se mettent à bâtir aussi ardemment qu'ils avaient démoli. L'abbaye de Saint-Wandrille en Normandie en témoigne.

En cette fin du Xe siècle, les invasions cessent et on aborde une période de paix. Quelle est la réaction immédiate des gens de cette époque ? Les institutions de paix. Sous l'impulsion des évêques, mais

avec l'accord des seigneurs et des dames, les évêques font prêter serment de respecter la « paix de Dieu ». Pour la première fois dans l'histoire, on distingue la population civile et les combattants. La « paix de Dieu » est jurée dans les conciles. Elle implique que le combattant ne s'attaque ni aux clercs, ni aux femmes, ni aux paysans. Auparavant, on se battait en tuant tout le monde et ceux qui restaient étaient emmenés en esclavage.

Apparaît ensuite la « trêve de Dieu », à la fin du Xe siècle : elle a été instituée par des évêques en présence de suzerains et suzeraines. Elle interdisait de se battre pendant certaines périodes de l'année comme le carême, l'avent, le samedi et le dimanche. Si bien qu'il était illicite de se battre du mercredi soir au lundi matin. Il ne restait plus que trois jours, ce qui restreignait les combats. On considérait que, si une bataille était perdue un dimanche, c'était une punition de Dieu.

À partir du XIe siècle et pendant tout le XIIe siècle, la chevalerie va se développer. Le chevalier faisait le serment de se servir de son épée uniquement pour défendre le faible. C'est une exigence de dépassement extraordinaire. La femme y a joué un rôle non négligeable, puisque c'est elle qui remettait son épée au chevalier.

Les chevaliers sont les ancêtres des instances de paix qui sont nées au XXe siècle. On peut les comparer aux Casques bleus. Ils sont armés et très bien exercés et on leur dit : « Il vous est interdit de tirer et même interdit de vous défendre dans certains cas. » Pendant la guerre de Serbie, en dépit de bien des atrocités, les Casques bleus ont protégé dans l'ensemble les populations civiles et veillé à ce que les choses se passent selon les lois de la guerre. Même si certains les jugent inefficaces, ils ont le mérite d'exister.

Ces instances internationales sont nées au lendemain de la guerre atroce de 1939-1945. On a eu l'idée d'assurer la paix pour que des poussées de violence, telles que celles qui ont conduit à l'extermination des juifs, ne se reproduisent plus. Cela n'empêche pas les guerres, mais elles peuvent être canalisées dans une certaine mesure. Et surtout, elles deviennent quelque chose d'anormal, de non civilisé.

Le XXe siècle rappelle le Xe siècle, quand on considère les troubles qui ont précédé les institutions de paix. Millénaire pour millénaire, nous nous retrouvons un peu dans une situation équivalente. Pourquoi le XXIe siècle ne s'orienterait-il pas vers une paix plus générale ? Une paix pensée à l'échelle du monde.

La femme a aujourd'hui plus de place dans la société qu'au début du siècle. C'est un immense progrès. Une société masculinisée, comme elle l'était aux XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, est une société

déséquilibrée. Au cours de mon existence, j'ai vu la femme prendre davantage de place dans l'action publique et être davantage admise dans la vie sociale.

Pour le prochain millénaire, il faudrait qu'elle introduise des changements dans le régime du travail. Il a été conçu selon des lois masculines. Par exemple, les horaires ne tiennent pas compte de la vie quotidienne et familiale. La mère de famille devrait pouvoir continuer à travailler sans être prise de huit heures du matin à sept heures du soir, tous les jours de la semaine.

Ce millénaire apportera un réel progrès si les femmes imposent des changements quant au balancement des activités domestiques et extérieures. Le domaine professionnel les concerne autant que les hommes. L'idée de nous confiner dans un secteur est très élémentaire et ne tient pas compte des capacités de chacun. On doit permettre une activité plus multiforme qui ne soit pas dévorante.

Le prochain millénaire réussira dans la mesure où nous respecterons l'enfant.

Cela paraît évident. Pourtant, c'est encore un gros point d'interrogation.

L'amour des enfants doit être le défi numéro un. Le monde ne peut pas tourner sans cela. Nous devrions nous en soucier avant de nous préoccuper de la retraite à cinquante-cinq ans. Le respect des enfants, c'est le secret du développement, de la vie et de l'espoir. Cela devrait être une priorité pour tous.

On parlait autrefois de « lendemains qui chantent ». Qui donc fera nos lendemains sinon les plus jeunes ? Les progrès de la psychologie nous permettent de comprendre l'importance d'une enfance équilibrée, entourée, aimée.

Si je n'avais qu'un souhait à formuler pour le prochain millénaire, ce serait celui-là : que l'on apporte aux familles toutes les facilités pour que l'enfant, tous les enfants, soient aimés, entourés, respectés. Cela, seul, assurera le bonheur souhaité pour le prochain millénaire. À quatre-vingt-huit ans, c'est probablement mon souhait le plus cher.